



Eppur si muovo ! Entre Art, Possibilité et Nécessité, réflexion sur les paradoxes de la Traduction

Jacques Cortès
Fondateur et Président du GERFLINT, France

*On pourrait presque dire que l'existence de la traduction
constitue le scandale de la linguistique contemporaine*
Georges Mounin²

*Une bonne traduction ne peut viser qu'une équivalence présumée,
non fondée sur une identité de sens démontrable,
une équivalence sans identité*
Paul Ricoeur³

*Il est incontestable qu'il y a tout un aspect de perte, de destruction,
d'où (.) la peur de la traduction, les interdits dressés contre l'exportation révélatrice
dont s'entourent les textes sacrés dans maintes cultures.
Mais le résidu possède aussi un côté manifestement positif.
L'œuvre traduite est mise en valeur*
Gorge Steiner⁴

*La traduction doit être la langue du monde.
Le monde à venir doit être celui de l'entre-langues :
non pas d'une langue dominante, quelle qu'elle soit,
mais de la traduction activant les ressources des langues,
les unes par rapport aux autres*
François Jullien⁵

Préambule

On pourrait pousser la facétie jusqu'à transposer la fameuse exclamation chargée de Galilée (dont je rappelle qu'on n'est pas du tout sûr qu'elle soit vraiment de lui) pour souligner l'idée que la traduction existe bel et bien, même si, comme le déplorait Paul Ricoeur il n'y a pas si longtemps, *c'est une opération risquée toujours*

en quête de sa théorie ⁶. Le titre de quelque nouvel ouvrage savant contemporain (encore à écrire, du moins pour ce qui me concerne) pourrait bien être, en effet, *Et pourtant elle tourne*, en parlant cette fois de la (bonne ou mauvaise) traduction avec un verbe « tourner » au présent de l'indicatif et d'aspect duratif puisqu'il peut nous faire remonter à l'origine du monde où Dieu - premier lexicologue -

- *nomma la lumière Jour et les ténèbres Nuit, l'étendue Cieux, le sec Terre, l'amas des eaux Mers* etc.

Pour la suite, je renvoie à mon regretté Maître et Ami, Georges Mounin, et aux pages 25 et 26 de son indépassable thèse d'Etat soutenue au début des années 60 du siècle dernier, avec ce titre d'une estimable simplicité : *Les Problèmes théoriques de la traduction*⁷.

1. Comprendre c'est traduire⁸

La traduction a toujours été liée à chaque forme de communication humaine jusques et y compris le soliloque qui n'est rien d'autre qu'un entretien avec soi-même comme on en trouve tant chez Stendhal avec Julien Sorel ou Fabrice del Dongo qui, comme le dit Paul Bourget, passent leur temps à *tâter le pouls à leur sensibilité*⁹ pour tenter de comprendre les pensées qui les habitent et de justifier, surtout, les sottises sublimes mais irréparables qu'ils commettront. Mais un tel acte de parole n'est pas réservé aux héros romanesques car il arrive à chacun de nous de soliloquer, par exemple, comme le dit Courteline pour épancher son fiel dans les moments où l'on a besoin de s'interroger soi-même et surtout de se répondre pour tenter de déchiffrer et traduire au sens le plus strict, l'imbroglie de ses propres états d'âme¹⁰. Concluons déjà qu'on ne traduit pas seulement de langue à langue pour un destinataire extérieur, mais qu'on le fait constamment dans sa propre langue maternelle, pour soi-même.

Traduire, on le voit bien à partir des faits très anecdotiques courants que je viens d'évoquer, est un verbe qu'on n'a pas toujours traité avec l'amabilité qu'il mérite. Rappelons, en effet, qu'on l'accuse tout simplement de trahir : **Traduttore, traditore**, belle paronomase italienne donnant à entendre que la traduction ne livre pas toujours le sens exact de ce que dit le texte de départ. Mais est-ce là l'unique raison de cette trahison ? Pour être plus clair, est-ce la traduction qui nous trahit involontairement, ou bien encore la langue qui prend la poudre d'escampette vers des connotations diverses, ou bien enfin le locuteur qui, en pleine connaissance, de façon tout à fait volontaire et délibérée, tente d'aiguiller dans l'erreur quelqu'un (y compris lui-même, du reste) qu'il peut tout autant désirer convaincre que tromper ? La traduction qu'on donne de ses pensées et de ses actes peut souvent être

déloyale dans la mesure où - c'est souvent le cas - elle procède d'une stratégie où la fin recherchée justifie tous les moyens employés. Il y aurait de longues pages à écrire sur ce sujet qui amène d'innombrables commentateurs politiques contemporains (par exemple) à décortiquer des textes antérieurement émis par une autorité politique quelconque, pour faire comprendre à un destinataire, en vue de les-lui faire admettre ou refuser, les objectifs et finalités de l'autorité que l'on combat ou pour laquelle on se bat. Il s'agit bien de traduction (de français en français) pour persuader (manière douce) ou convaincre¹¹ (manière forte) la cible visée (lecteur, auditeur ou téléspectateur) d'agir conformément aux vœux du parti dont ces commentateurs de métier sont les porte-paroles. Mais revenons dans l'univers littéraire pur avec Corneille. La dernière strophe des stances de Rodrigue (dans *le Cid*) montre la pertinence du soliloque avant toute prise de décision. Nous sommes dans la dramaturgie la plus classique mais le processus opératoire est le même que dans la réalité quotidienne : c'est au terme d'un imbroglio où interviennent amour, dignité, honneur, fierté, famille, gloire, courage, vertu...que le héros s'interrogeant, parvient à choisir son destin :

*Oui, mon esprit s'était déçu:
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse;
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence. 55
Courons à la vengeance,
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène!*

Mais la trahison, comme le dit la paronomase italienne, volontaire ou non, fait aussi partie intégrante des performances infinies de la traduction. Depuis l'apparition de l'homme sur la terre, elle se manifeste dans toutes sortes de comportements destinés à garantir le secret entre initiés. Voici, à cet égard, un petit texte cueilli sur internet, qui a l'avantage de présenter le problème avec une grande clarté :

Longtemps je n'ai connu en Espagne que sa partie castillanophone, et donc ignoré l'existence de ce qu'on appelle à Valencia « le valencien » et le « catalan » dans le reste du monde. Mon séjour dans cette région et l'observation du bilinguisme naturel ou forcé de la plupart de ses habitants m'ont amené à considérer le phénomène linguistique non plus comme un outil d'expression de l'individu mais plutôt comme un code de communication au sein d'un groupe. Et j'en suis venu à penser que les langues ne sont peut-être pas des outils de communication entre

individus - comme on le croit et dit généralement - mais bien plutôt des outils de non-communication entre groupes. En résumé et schématiquement, « A et B, qui appartiennent à un même groupe social X, utilisent entre eux une langue L1 pour que C, qui appartient au groupe Y où l'on n'utilise et ne connaît que la langue L2, ne puisse comprendre ce que A et B se racontent et s'écrivent » Il existe beaucoup d'exemples de tels cas, notamment celui des aristocrates européens des siècles passés parlant français entre eux pour ne pas être compris par leur domesticité, laquelle ne s'exprimait qu'en son idiome local, patois de France et d'ailleurs, prussien, russe, polonais, italien etc.

Autre exemple : le phénomène des jargons de groupes et bandes, les argots, le verlan, le javanais, etc. Sans parler évidemment, des fameux langages codés chers aux services de renseignement et de contre-espionnage ¹².

Alors, la traduction, si empressé, admiratif et obéissant soit-on à son égard (et je me risque à dire que c'est bien mon cas) peut-on avoir l'outrecuidance de se demander parfois à son propos si tous les « pavés savantissimes¹³ » qu'on donne en pâture à notre intellect, ne relèveraient pas, quelque part, d'une sorte d'acte manqué collectif constamment nourri du désir de poursuivre *ad nauseam* une polémique toute cousue de fil blanc, destinée à alimenter un débat national ou mondial où chacun choisit son camp, sa place particulière et son rapport à l'ensemble : d'abord pour se poser en s'opposant ; ensuite, pour rendre la dialogique¹⁴ de plus en plus impénétrable pour le *servum (ou vulgum) pecus* appartenant au commun des mortels, par opposition aux spécialistes échangeant leurs théories, là-haut, sur l'Olympe, parfois peut-être un peu trop haut pour l'entendement du praticien lambda essayant de traduire le concept de traduction en vue d'en faire comprendre et pratiquer les subtilités, par exemple à des étudiants de langue maternelle chinoise aux prises avec les roueries et caprices déconcertants de cette *belle infidèle* - comme dirait Mounin - qu'est la langue française, notamment quand on se risque à la traduire dans une autre langue. Nous y reviendrons.

Mais, après toutes ces précautions oratoires bien naturelles, tentons, en nous appuyant pour cela sur des données comparables à celles des mathématiques, de définir le monde concret très complexe des phénomènes que nous vivons et - comme notre préambule l'a déjà établi sommairement - dans lequel nous plonge d'emblée la traduction. Notre premier souci raisonnable (sinon rationnel), sera la détermination de situations diverses, par délimitation d'un champ d'activité restreint à l'intérieur d'un ensemble plus vaste où nous indiquerons, chaque fois, les objectifs que l'on se propose d'atteindre, et les aspects particuliers auxquels on accordera son attention.

2. Avec Georges Mounin, un doigt de polémique et... d'histoire

Si l'on veut étayer une argumentation polémique sur la traduction, le tout premier moment consiste à énoncer, avec Mounin, une pure et simple lapalissade : ***La traduction n'est pas l'original***. C'est un fait plaisant parce qu'irréfutable que Joachim Du Bellay (1522-1560), abondamment cité par Mounin¹⁵, développe en disant que les traducteurs méritent carrément le nom de « *traditeurs* » (*traîtres*),

- *vu qu'ils traduisent à crédit¹⁶ les langues dont ils n'ont jamais entendu les premiers éléments, comme l'hébraïque et la grecque.*

Argument tout à fait juste sous la plume de Du Bellay, travaillant ardemment à *la Deffence et illustration de la langue françoise* (1549), soit une décennie après les fameuses ordonnances de Villers-Cotterets, 192 articles, par lesquelles François 1^{er} exigeait, en 1539 (art.111) de

- *prononcer et expédier tous actes en langue maternelle françoise, et pas autrement.*

Compte tenu des dizaines de langues régionales répandues alors dans le royaume, l'unification linguistique prit son temps et les *traditore* ne manquèrent pas. *La mise en accusation des mauvais traducteurs*, écrit Mounin¹⁷, *est de toutes les époques* », et il cite notamment Tourgueniev, Tolstoï et Montesquieu, ce dernier, dans *Les Lettres persanes*, où Rica écrit à Ubseck le passage ironique suivant :

- *Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple, mais elles sont toujours faibles et de mauvais aloi¹⁸.*

Nationaliste la Pléiade ? Nationaliste Montesquieu ? Les défenseurs de la morale¹⁹ ne manqueront certainement pas de le dire avec force aigreur, mais il faut replacer les écrits de Du Bellay dans leur temps. La Pléiade n'a pas combattu la traduction en elle-même, nous dit Mounin, mais

- *en tant que moyen trop limité pour assurer la gloire littéraire et l'enrichissement du français. Il s'agit donc plus d'un acte de défense que de combat contre le latin et contre son produit de remplacement, la traduction.*

Il serait toutefois bien léger d'en finir avec Du Bellay sur ces bonnes paroles un peu plates. Du point de vue théorique, son argumentation contre la traduction est loin d'être négligeable dans le cadre du vaste projet de *la Pléiade* dont il a été le rédacteur majeur. Pour Du Bellay, il y a de l'intraduisible **dans le style, dans l'éloquence, dans la poésie** et il écrit (je le cite d'après Mounin²⁰ (en respectant, comme ce dernier, la langue du XVI^e siècle) :

- Métaphores, allégories, comparaisons, similitudes, énergies et tant d'autres figures et ornements sans lesquels tout oraison et poème sont nus, manqués et débiles ; je ne croirai jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avec la même grâce dont l'auteur en a usé : d'autant que chacune langue a je ne sais quoi propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le naïf en un autre langage, en observant la loi de traduire qui est n'espacier point hors les limites de l'auteur, votre diction sera contrainte, froide et de mauvaise grâce.

Soulignons toutefois que Mounin donne également une large place à une longue liste d'autres dénonciateurs des dangers de la traduction dont je me bornerai à ne citer - paradoxalement - qu'une philologue et traductrice de grande réputation au XVIII^e siècle, Madame Dacier²¹ (1645-1720) qui quoique universellement admirée pour avoir traduit, du grec en français, Anacréon, Plaute, Plutarque, Homère etc. écrivait tranquillement ceci :

- J'avoue qu'il n'y a pas un seul vers d'Homère où je ne sente une grâce, une beauté, une force, une harmonie qu'il m'a été impossible de conserver.

Ou bien encore :

- Que doit-on attendre (.) d'une traduction en une langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt toujours timide, et dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonnière de ses usages, elle n'a pas la moindre liberté²² ?

Si nous pouvons nous permettre de commenter ces déclarations émises par une authentique spécialiste de la traduction, quelqu'un dont il serait présomptueux de nier la compétence, remarquons tout de même que ce que Madame Dacier souligne, c'est l'idée que les langues ne sont pas interchangeables, qu'on ne passe pas de l'une à l'autre impunément dans la mesure où chacune serait habitée par un génie insaisissable, ironique, mordant, tantôt goguenard, tantôt magistral et même exceptionnel aussi bien dans le sublime que dans le banal ou dans la finesse que dans le vulgaire. Et pour Madame Dacier, la langue française est un instrument en grande difficulté devant une traduction d'Homère, en raison du souci national français (surtout de la période classique) de bienséance, de noblesse, d'édulcoration, de délicatesse qui lui semble incompatible avec la vulgarité volontaire d'Homère :

- Achille parle souvent de chaudrons, de marmites, de sang, de graisse, d'intestins, etc. On y voit des princes dépouiller eux-mêmes les bêtes, et les faire rôtir. Les gens du monde trouvent cela choquant²³.

3. Des chevaux sauvages qui ne courent jamais seuls²⁴

C'est à une autre grande dame, mais contemporaine, Françoise Héritier²⁵ (désormais FH) que j'emprunte la métaphore ci-dessus pour évoquer la langue française et sa *loquace parlure*, comme elle dit, qui l'intrigue infiniment, parce que, comme tout le monde, elle lui vient spontanément en bouche et que, derechef, elle la lance au galop dans l'échange *comme des chevaux sauvages qui ne courent jamais seuls*.

Et il est vrai que le français, ni plus, ni moins que les autres langues probablement, est littéralement farci de stéréotypes venus du fond des âges (car une langue est toujours plus vieille que celui qui s'en sert), régulièrement disponibles immédiatement et sans délai pour meubler n'importe quel type d'échange trivial ou précieux. Donnons, mais en toute simplicité, une idée de l'importance phénoménale de cette question quelque peu sous-estimée par la recherche linguistique et même didactique, bien qu'elle soit au cœur de tous les problèmes que rencontre le traducteur. Je citerai pour cela 2 petits textes particulièrement parlants. J'emprunte le premier à Françoise Héritier²⁶. Il s'agit de l'Histoire d'un homme ordinaire en train de soliloquer :

Je vais bientôt casser ma pipe, je le sens, mais j'y vais à reculons, croyez-moi. Je ne suis pas un saint. J'ai couru le guilledou, mais j'ai aussi assuré. J'ai grandi à la va comme je te pousse, toujours un peu triste comme un chien battu. J'ai longtemps rongé mon frein dans mon coin avant de me lancer dans l'arène. Mais quand j'ai démarré, c'était sur les chapeaux de roue. Sans tambour ni trompette, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin. Et puis le vent a tourné. Moi aussi j'en ai vu de toutes les couleurs et j'ai dû mettre de l'eau dans mon vin. Qu'est-ce qu'il m'a fallu parfois avaler comme couleuvres ! Pas facile de remonter le courant, de jouer les fiers-à-bras, quand on boit le calice jusqu'à la lie !

Je prends le deuxième texte dans un livre publié en 1986 par Morgan Sportès (désormais MS)²⁷, et qui a pour titre très significatif : *Le Souverain Poncif, Satire*. MS ne se contente pas d'enfiler quelques perles de stéréotypes, à la façon de FH, il porte aussi un jugement qui pourrait passer pour sévère si l'on ignorait la part d'humour et même de farce linguistique dont le livre entend porter témoignage. Mais voici le texte que nous lui empruntons :

- *Nous parlons trop pour ne rien dire à tort et à travers, souffle Xerox*
- *Oui, et cela assèche le gosier de tenir comme ça le crachoir en pérorant pendant plusieurs tours de cadran.*
- *Des mots, des mots, des mots !*
- *Comme dirait Hamlet*

- Dans quel but ?

-A quelle fin ?

- Nous sommes comme les Danaïdes emplissant sans cesse leur panier percé avec une passoire de Sisyphe, sans jamais atteindre le fond du problème.

Ces métaphores mythologiques, bridées par la queue comme des ânes, ne mettent-elles pas le doigt où leur débat blesse ? Ces paroles qu'ils entassent devant eux, comme les blocs d'une pyramide, ne construisent-elles pas, contradictoirement, une muraille de Chine, ou un mur des lamentations d'incompréhension qui s'échafaudent telle la Tour de Babil en creusant entre eux un fossé de malentendus que les mots enjambent à la façon de ponts-levis toujours relevés sinon de ponts aux ânes où ne passent en lieu de sens que des Soupirs...

Comme on le voit, FH et MS nous fournissent un stock hallucinant de ces formules-suppliques pour le traducteur. D'où il suit que l'usage d'une langue naturelle ne se résume pas à des données simplement linguistiques au sens théorique du terme. Le locuteur ou scripteur dit « de souche », élevé dans le giron national, au sein d'une société particulière, avec son instruction, sa culture, ses usages, son tempérament, son humeur, son esprit, son caractère, sa « trempe » et surtout la diversité des situations où il intervient constamment - tout cela, avec des variables infinies sans doute - lui permet de puiser dans l'énorme masse historique en extension continue des expressions qu'un étranger, même parfaitement au courant des mécanismes grammaticaux de la langue, aura parfois d'autant plus de mal à comprendre que, comme le dit FH,

elles sont, au sens propre, vides de sens. Que rien n'est dit sur quoi les étayer, et que pourtant tout le substrat d'émotions filtre. (...)Quelle économie de moyens pour se reconnaître et agir dans la vie quotidienne que ce savoir intense partagé !

Oui, bien sûr, économie de moyens, mais pour qui ? Quand on tombe sur des formules comme :

- puer le fric à plein nez, avoir les yeux plus gros que le ventre, avoir avalé son parapluie, faire une gueule d'enterrement, boire la coupe jusqu'à la lie, s'en mettre jusque-là, aller voir ailleurs si j'y suis, cochon qui s'en dédit, se conduire comme un gougnafier et mentir comme un arracheur de dents etc.

il faut bien reconnaître que le métier de traducteur n'est pas de tout repos, *qu'il y a loin de la coupe aux lèvres* et que parfois un spécialiste, même avec talent, esprit et bonne volonté peut *en avoir carrément ras la casquette*.

Après tout ce qui vient d'être dit, convenons-en : les arguments contre la possibilité d'une traduction sereine sont d'une évidente solidité : *Solidité d'abord polémique* lorsque, visant à tromper son interlocuteur, on lui fait passer, comme on dit, des vessies pour des lanternes ;

solidité historique aussi comme les freins qu'évoque Madame Dacier en s'appuyant sur la nature même des langues qui interdirait le passage de l'une à l'autre en raison du fait que la culture, la bienséance, la crudité, l'énergie, le réalisme d'un poète étranger peut ne pas trouver à s'exprimer en français sans perdre son âme.

A cet égard, Mounin²⁸ fait état d'une citation de Benedetto Croce²⁹ qui, à propos de la traduction d'Homère par Leconte de Lisle, conforte pleinement les positions des nombreux détracteurs de la traduction :

- Je suis convaincu (.) que la poésie, rigoureusement parlant, ne se traduit pas ; ou, (.) que celui qui traduit avec la prétention de remplacer l'original, fait comme quelqu'un qui voudrait donner à un amoureux une autre femme en échange de celle qu'il aime : une femme équivalente, ou, l'un dans l'autre, semblable ; mais l'amoureux est amoureux de celle-ci justement, et non pas de ses équivalents³⁰

4. Enfonçons un peu plus le clou des détracteurs de la traduction avec George Steiner³¹

Nous ne pouvons pas plus échapper à un débat avec George Steiner qu'à celui que nous avons ébauché avec Gorges Mounin. Disant cela, il convient d'ajouter - pour être équitable - que le domaine contemporain, en matière de traductologie, est richissime avec, entre autres, les remarquables ouvrages³² de Jean-René Ladmiraal, Edmond Cary, Danica Seleskovitch, Paul Ricoeur, Michaël Oustinoff et - car il faut bien arrêter la liste quelque part - François Jullien en sa qualité de grand spécialiste de la Chine. Mais, pour être complet, il faudrait aussi évoquer *S/Z* et *les Mythologies* de Roland Barthes, *Les limites de l'interprétation* ou *la Production des Signes* d'Umberto Eco, et les apports considérables très récents (très mal connus) de Michel Arrivé (hélas très récemment décédé) sur *la grammaire, Saussure, l'inconscient, et le carambolage entre linguistique et psychanalyse...*

La taille réduite de cette préface nous contraint à ne pas déborder au-delà de l'essentiel et je ne me permettrai qu'une simple esquisse des travaux de George Steiner (désormais GS), en choisissant quelques passages fort sommaires compte tenu de la taille (688 pages) de son livre majeur déjà cité. Je positionne GS à une place d'honneur, directement auprès de Mounin, dans les incontournables travaux ayant été publiés depuis plus d'un demi-siècle sur la traductologie. Mais c'est là un choix personnel un peu arbitraire, j'en conviens volontiers.

Quelques indications ou rappels sur GS

Son grand essai, *Après Babel*, a été publié pour la première fois en 1978 et a connu ensuite deux nouvelles éditions. Nous nous en tiendrons à la dernière, celle de 1998. GS, cela mérite d'être souligné, est né à Paris en 1929 et a grandi dans une famille trilingue (allemand, français et anglais). Il a, par ailleurs, après la France, habité les Etats-Unis et obtenu la nationalité américaine. C'est, du reste en anglais qu'il a publié son grand ouvrage traduit par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat³³.

Dans les préfaces de 1991 et 1997, ce qu'il souligne, c'est l'importance considérable prise par la traduction, tant en anglais que dans toutes les langues concernées, suite à l'effondrement de l'empire soviétique. C'est là un point positif qu'il met en corrélation avec l'attristante éclipse du grec et du latin qui n'a fait qu'amplifier un besoin de traduction de type extra-universitaire. Il note aussi que si la traduction-machine se poursuit, l'idée mécanique ne peut que battre en retraite car *l'incommensurabilité du contexte sémantique (.) rend vraisemblablement illusoire de telles espérances*. Pessimisme analogue en ce qui concerne *les prétentions plus récentes de la théorie de la traduction qui brille, selon lui, par une modestie rassurante (sic.)*.

Quel est donc l'avenir du polyglotte ? Il le résume en 5 points :

- *Se développe un espéranto anglo-américain fonctionnant comme un détergent mondial lui-même scindé en formes plus ou moins locales de mêmes familles ;*
- *le Chinois demeure un rival formidable mais il reste replié sur soi ;*
- *l'espagnol est en marche ;*
- *à long terme, triomphalisme de l'anglo-américain conforté par l'informatique, dans les principaux domaines de communication internationale : science, technocratie, finance et médias.*
- *Cela dit, la réalité, écrit-il, est toujours plus subtile et plus ironique que nos suppositions et la Tour de Babel continue à projeter son ombre créatrice.*

Six grands chapitres se partagent le contenu de l'ouvrage mais je n'en retiendrai - par obligation de brièveté (et j'en suis désolé) - que quatre (1- 2-5-6).

chap. 1. Comprendre c'est traduire³⁴

GS Développe l'idée que l'interprétation n'est pas la traduction, mais un acte de création :

- *La traduction au sens habituel devient impossible. Faire passer un texte stalinien sur la paix ou la liberté sous la dictature du prolétariat dans un parler*

non stalinien, à l'aide des mêmes termes immémoriaux, c'est tomber dans l'interprétation spéceuse et l'inversion des valeurs. De nos jours, la politique, la revendication sociale, le journalisme résonnent de mots fantômes qu'on se renvoie à grands cris et qui ne veulent rien dire ou qui recouvrent des acceptions opposées (p.72)

Chap 2. Langage et gnose

La gnose est un concept philosophico-religieux selon lequel le statut de l'âme passe par la connaissance de soi (expérience ou révélation salvatrice). Toute langue est nourrie de gnosés (*ie.* de comportements philosophico-religieux) pouvant varier infiniment d'une communauté à une autre et,

- *à maintes reprises, les différences linguistiques et l'exaspérante incapacité des humains à se comprendre ont engendré la haine et le mépris réciproques. Le jargon des peuples d'alentour est ressenti par l'oreille étonnée comme un charabia ou une insulte.*
- *dépouillées de leur propre langue par la conquête ou la civilisation occidentale, bien des cultures rudimentaires n'ont jamais retrouvé leur identité vitale. En résumé, les langues ont été, au cours de l'histoire, des zones de silence pour l'autre et des armes de division. (p.99)*

Ce qu'il faut retenir de ce chapitre capital (qui mérite, bien entendu, une lecture complète), c'est l'idée que **Steiner prône plutôt la sémantique** (un peu confondue avec la poésie) **que la syntaxe pure** pour *le transfert authentique de langue à langue*, et sa conclusion très importante est la suivante :

- *Avant d'admettre que les processus les plus profonds et les plus importants du langage se placent hors de portée de la conscience réelle ou potentielle, comme le postule Chomsky, il faut se pencher sur le grouillement de la littérature où cette conscience s'affirme avec le plus d'énergie. Pour découvrir le langage et la traduction, il faut abandonner les « structures profondes » de la grammaire transformationnelle pour celles, plus profondes encore de la poésie, (p.165)*

Et il cite Schiller qui écrivait : *de l'ascension du langage jusqu'à la lumière, personne ne sait d'où il vient :*

*Comme la source dans les profondeurs cachées
Ainsi résonne de l'intérieur le chant du poète
Et éveille la violence des sentiments obscurs
Qui au fond du cœur merveilleusement dormait* ³⁵

Chap 5. Le Mouvement herméneutique

Rappelons que l'herméneutique est la science de l'interprétation des textes. Pour Steiner, *le mouvement herméneutique qui consiste à faire jaillir une signification et à l'acheminer par un acte d'annexion comporte quatre étapes :*

- 1) Au départ, sur un élan **initial** de confiance (*fragile au niveau épistémologique et risqué sur le plan psychologique*) à propos du texte *qui lui tient tête*, le traducteur concède qu'il y a là quelque chose à comprendre », *que le passage ne se fera pas à vide. A priori il considère le monde comme symbolique, constitué de rapports dans lesquels « ceci » peut remplacer « cela ».*
- 2) *Mais la confiance initiale peut être trahie par la découverte* qu'il n'y a rien là-dedans à *mettre en lumière ou à traduire*. On tombe alors dans le vide, dans l'intraduisible, dans le vertige de la glossolalie, par exemple, c'est-à-dire de la métaphysique, de l'inintelligible, de l'extatique, de l'ésotérique. Tout cela est vrai, mais le traducteur, lui, ne doit et *ne peut parler que sur la cohérence et la plénitude symbolique du monde*. A un certain niveau, déchiffrer, c'est **agresser**, et cette **agression** fait courir le risque de se trouver dépassé, d'être *rendu invalide par ce que l'on a importé. Certains écrivains ont cessé de traduire, parfois trop tard, parce qu'ils suffoquaient à boire le souffle du texte étranger. Ortega Y Gasset décrit la tristesse du traducteur qui a échoué.*
- 3) *La troisième phase est incorporation au sens fort du terme*. Le traducteur puise dans le fourmillement de sa langue *une signification et une forme* lui permettant de *naturaliser, d'assimiler, de localiser* le fait importé. Il peut alors y avoir, c'est possible, **appropriation et communion** mais aussi, c'est également possible, **risque de transformation, d'infection ou même de destruction**. Tout déchiffrement, en effet, est quelque part une agression, et il est possible que l'importation ne soit pas source d'enrichissement et ne déclenche même qu'une *vague de singeries, une épidémie de facilités introduite par le matériau antique ou étranger*.
- 4) *Pour que le parcours herméneutique soit complet*, il faut parvenir à établir une compensation pour rééquilibrer le système désormais en position instable car *il ne tient plus que par un fil*. Cela peut se faire soit en soustrayant, soit en ajoutant quelque chose pour corriger le bouleversement provoqué par l'incorporation. Cela suppose une **réciprocité ou restitution** recréant l'équilibre au cœur de la technique et de l'éthique de la traduction. Tout le problème de la signification est là car le texte-source, ennobli par la traduction, entretient désormais des rapports et des distances multiples avec les éléments dont il est le miroir, et cela entraîne de nouveaux profils de signification modifiant

les harmoniques du système. Et Steiner de citer à cet égard, un texte de Péguy faisant la critique de la traduction de Sophocle par Leconte de Lisle : *Ce que la réalité nous enseigne impitoyablement et sans aucune exception, c'est que toute opération de cet ordre, toute opération de déplacement, sans aucune exception, entraîne impitoyablement et irrévocablement, une déperdition, une altération, et que cette déperdition, cette altération est toujours considérable.*

Chap 6 : Topologies des cultures

La topologie (on notera que le titre de GS est au pluriel) c'est, en mathématiques, l'étude des déformations spatiales par des transformations continues. Elle concerne les lieux, les espaces et les limites.

Ce que GS souligne d'emblée dans ce chapitre, c'est que la traduction *stricto sensu*, (cas n° 1) c'est l'interprétation des signes verbaux d'une langue donnée à l'aide des signes verbaux d'une autre langue. Mais, si GS a intitulé son premier chapitre *comprendre c'est traduire*, c'est parce que le mode opératoire effectué fonctionne tout aussi bien (cas n° 2) si l'opération se fait dans une même langue, ce que Jakobson appelle alors « reformulation » (*rewording*) sur un modèle *historico-psychologique* fondé, pour moitié sur la déduction et pour moitié sur l'intuition. Nous poursuivons ici les propos largement engagés dans les pages qui précèdent, en codifiant avec un peu plus de précision l'espace substantiel complexe de la traduction.

Tous les modes de communication nous sont ici offerts dans les deux cas : *graphique, acoustique, olfactif, tactile, symbolique* etc. pour une interprétation de formes verbales au moyen de signes pouvant et devant même être empruntés pour partie, si nécessaire, à des systèmes non verbaux. Le texte peut être interprété sous tous les angles : *vocabulaire, grammaire*, sémantique des couleurs, des sons, des odeurs, des textures et des gestes aussi foisonnants que ceux des langues. Et cela fonctionne dans le cadre d'une confrontation de systèmes verbo-culturels qui ont leurs lois et mystères si difficiles à élucider que Jakobson, cité par GS, parle, pour le traducteur, d'une *transmutation* nécessitant *paraphrase, illustration graphique, pastiche, imitation, variation thématique, parodie, citation...pour mettre en valeur ou au contraire affaiblir l'attribution erronée (fausse ou volontaire), le plagiat, le collage et bien d'autres encore...*

A noter l'importance *du langage et de la musique ou du langage en musique* dans de nombreux exemples commentés par GS dans ce chapitre³⁶.

5. Mais la traduction existe bien, même si c'est parfois « à crédit », et elle est vitale

Non seulement elle existe, mais si l'on en juge par le nombre et la qualité de travaux qui *depuis deux millénaires* - écrivait Mounin dans ses *Problèmes théoriques...* - *ont porté des témoignages certains très étendus, presque tous instructifs, plusieurs importants*, il ne fait aucun doute que l'on doit dépasser toutes les réserves émises à son sujet. Et c'est ainsi que des années 60 et suivantes du XX^e siècle, donc jusqu'à aujourd'hui, les meilleurs spécialistes ont tenté de codifier *leurs impressions générales, leurs intuitions personnelles, leurs inventaires d'expériences et même leurs recettes artisanales* pour construire un *empirisme de la traduction* susceptible de *promouvoir une science* (ou théorie) incorporable dans *l'ensemble des disciplines linguistiques*. Les tenants de cette position, outre Mounin et Steiner que nous avons abondamment sollicités, sont Fédorov, Vinay et Darbelnet, Margot, Cary, Ladmiral, Ricoeur, etc.

Voici, par exemple un passage du livre de Jean-Claude Margot qui nous dit l'essentiel sur cette question³⁷ :

- Un message quelconque est étroitement lié à la culture dans laquelle son auteur est enraciné. Lorsqu'on traduit ce message dans une autre langue, il faut tenir compte des différences entre culture source et culture réceptrice. La sensibilité à de telles différences devrait aller de soi. En fait les traducteurs (bibliques en particulier) ont souvent péché à cet égard (par ignorance en faisant preuve de préjugés, l'ignorance expliquant les préjugés ou les préjugés favorisant l'ignorance). L'erreur fondamentale est l'ethnocentrisme, cette attitude des membres d'une société qui ramènent tous les faits sociaux à ceux qu'ils connaissent ou qui estiment que leur culture est meilleure ou préférable à toute autre.

Dans le chapitre II des *Belles Infidèles*, Georges Mounin énumère et analyse tous les types d'arguments tirés de la sémantique, de la morphologie, de la phonétique, de la stylistique, de la culture... tendant à démontrer l'impossibilité de traduire. Et pourtant, paradoxalement, dans le troisième et dernier chapitre, il propose, en une cinquantaine de pages, un ensemble de *manières* très pratiques de courtiser les belles infidèles. Nous y reviendrons.

Le charme de la traduction, c'est peut-être aussi, et même sûrement, son incertitude, ses exigences, son inflexibilité, son intransigeance, sa versatilité, son humanité enfin, celle qui faisait dire à Montaigne cette phrase célèbre que nous lui empruntons sans la moindre hésitation, mais en remplaçant le mot **homme** par **traduction**: *c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que la traduction. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.*

Il est parfaitement acceptable d'affirmer - pour une infinité de raisons - que la traduction est impossible, mais reconnaissons aussi que si - ce qu'à Dieu ne plaise - un tyran quelconque poussait la logique jusqu'à l'interdire, l'humanité entière ferait rapidement naufrage dans la déficience mentale, l'inculture et la niaiserie. On ne peut que remercier la traduction de nous être infidèle puisque, comme dit Paul Ricoeur, elle nous a guidés pour comprendre *les rapports compliqués entre la pensée et la langue, l'esprit et la lettre, et la sempiternelle question : faut-il traduire le sens ou traduire les mots ? Tous ces embarras de la traduction d'une langue à l'autre trouvent leur origine dans la réflexion de la langue sur elle-même, qui a fait dire à Steiner que « comprendre, c'est traduire »³⁸.*

6. Alors, Comment faire ? Petit intermède sur *chiner*, *chinoiser* et *siniser*

Ce sur quoi tous les spécialistes de la question sont d'accord, *c'est sur la condamnation du mot à mot souvent incorrect et presque toujours plat : le mot à mot qui trahit aussi sûrement le texte que les infidélités les plus désinvoltes*³⁹.

Du reste, les mots isolés dans le plus pauvre dictionnaire imaginable, sont toujours potentiellement chargés de sens multiples, même au cœur d'une seule langue. Michel Arrivé, ainsi, a publié en 2010, chez Belin, un petit ouvrage fort spirituel sur les verbes français, qu'il a intitulé, très poétiquement **Verbes sages et verbes fous**. La sagesse ou la folie d'un verbe peut se manifester dans son devenir, au travers de toutes les évolutions que sa vie dialogique peut lui faire subir au gré de circonstances historiques ou conjoncturelles non prédictibles. Puisque cette préface sera publiée en Chine, prenons les verbes adéquats, à savoir *chiner*, *chinoiser* et *siniser* auxquels tout Chinois francisant peut être confronté.

- On dit *chiner* ou bien encore *faire la chine*. Dans ce cas, on devient *un chineur* qui est une personne qui peut n'avoir rien à voir avec un Chinois, même si, de toute évidence, il n'est pas interdit à un Chinois de chiner et de devenir chineur (qu'on veuille bien pardonner ce galimatias) . Qu'est-ce que chiner ? C'est tout simplement - nous dit Michel Arrivé - *fréquenter les vide-greniers de banlieue plutôt que les antiquaires du 6^{ème} arrondissement*.
- Mais, sans aucune intention malveillante - pour ce qui me concerne du moins - le mot peut être *vaguement teinté de xénophobie*, et *chiner*, pris dans le sens de *vendre*, peut suggérer l'idée de *contrefaçon* ? A vrai dire - nous dit Arrivé, l'idée de vente pour *chiner*, remonterait à l'argot du XIX^{ème} siècle qui désignait par là le colporteur portant sur son dos, *en s'échinant, sa lourde marmotte chargée d'objets du quotidien qu'il souhaitait vendre*.
- Mais on sait aussi que *chiner quelqu'un*, c'est le railler, se moquer gentiment de lui.

- Enfin *chiner*, c'est aussi *broder sur un canevas*, des motifs de couleur à la mode chinoise.

Si l'on passe ensuite à l'analyse du binôme *chinoiser/siniser*, les choses se compliquent considérablement.

- d'abord *chinoiser*, c'est, en termes culinaires (notamment) *passer au chinois* une préparation liquide quelconque, *le chinois* étant, en l'occurrence, *une passoire métallique très fine*.

- Mais c'est aussi parler de façon *un peu alambiquée sur des questions vétilleuses, à la manière des Chinois tels qu'ils étaient considérés au XIXème siècle et tels qu'apparemment ils le sont encore ; puisque le verbe continue à s'employer*, comme dans cette citation que nous propose Michel Arrivé à propos du Président Sarkozy qui aurait dit :

- *La France participera à Pékin en 2008 parce que les Jeux Olympiques c'est un espace de liberté. Il faut continuer de pacifier nos relations commerciales et arrêter de chinoiser avec les droits de l'homme.*

Ce qui prouve qu'on peut chinoiser sans être un Chinois

- Enfin, là encore, on constate le caractère fantaisiste de la langue française qui, contrairement aux autres verbes construits sur des noms de pays : **franciser**, **germaniser**, **japoniser**, **slaviser** **africaniser** etc., a construit, pour la Chine, le verbe *siniser*, pour éviter sans doute les connotations problématiques de *chinoiser*.

Il y a des **germanisants**, des **francisants**, des **italianisants** etc. mais ceux qui étudient le chinois sont des **sinisants** et non des **chinoisants**.

D'où il suit qu'il faut construire sa connaissance de la langue française (ou de n'importe quelle autre langue, qu'elle soit étrangère, seconde ou maternelle) sur une culture, d'abord lexicale évidemment, mais qui doit tenir compte de variations sémantiques multiples nourrissant chaque langue tout au long de son histoire et de ses usages les plus spontanés ou élaborés. Ce qu'il faut observer et faire observer, c'est la nécessité, soulignée par Paul Ricoeur, *d'amener le lecteur à l'auteur et inversement, d'amener l'auteur au lecteur*⁴⁰ pour tenter de restituer un sens forcément fuyant, ductile, trompeur que l'on doit approcher au plus près, mais, le plus souvent, dans le cadre d'une équivalence jamais parfaite, ie. d'une traduction en forme de création plutôt que de restitution sinon impossible, du moins difficile, des perpétuelles pérégrinations du sens.

7. S'il faut conclure: la traduction doit être résolument ce qu'elle est, à savoir *la langue du monde*⁴¹

Il n'est pas dans nos intentions de conclure en pénétrant dans le domaine technique, même si traduire est un vrai métier qui s'apprend dans des institutions spécialisées de grande réputation comme, en France, l'ESIT ou l'ISIT, par exemple. Ce qui semble important, c'est de considérer la traduction comme une nécessité logique, non pas pour uniformiser la planète sur un modèle triomphant imposant une *lingua franca* (l'anglais mondialisé ou le *globish*) qui aurait les mêmes conséquences néfastes pour la diversité des langues-cultures que, dans les siècles passés, et jusqu'à une période très récente, l'extension mondiale du colonialisme. Sur une thématique de ce type, François Jullien, dans une de ses dernières publications⁴², a dit l'essentiel. Il faut bien reconnaître, en effet, que de multiples risques de désintégration menacent toutes les sociétés d'aujourd'hui, et particulièrement le « fameux dialogue des cultures ». Si *les diverses cultures du monde* ne se transforment plus qu'en *variations exotiques du globish*, nous tomberons dans une *uniformisation camouflée* où tout deviendra factice nous dit Jullien⁴³. La synthèse effectuée *résorbera les tensions* (ce qui peut être une bonne chose) mais *elle estompera aussi les écarts* et, en fin de compte, *sera terriblement ennuyeuse*.

*Grandeur de la traduction, risque de la traduction : trahison créatrice de l'original, appropriation également créatrice par la langue d'accueil ; construction du comparable*⁴⁴

tels sont les mots de Paul Ricoeur pour commenter le programme de François Jullien sur la mise en rapport de la Chine archaïque avec la Grèce archaïque.

Pour Jullien, en effet, *le chinois est l'autre absolu du grec* et donc *la connaissance de l'intérieur du chinois équivaut à une déconstruction par le dehors, par l'extérieur, du penser et du parler grec*⁴⁵. Jullien, en effet, nous explique - par exemple - que le chinois n'a pas de temps verbaux parce qu'il n'a pas le concept de temps comme toutes les langues qui pensent et qui parlent grec (allemand ou langues latines). J'avais personnellement - si modestement que ce soit - travaillé un peu dans la même perspective que Paul Ricoeur dans l'avant-propos du N° 3, 2008, de la revue *Synergies Monde* consacrée aux travaux sur la Chine de François Jullien, et j'avais découvert ce qu'il appelle *son lexique euro-chinois* dont il nous livrait quelques entrées majeures :

	Côté européen	Côté chinois
Présence	L'être devant	Prégnance (s'impose)
Sens	quête d'absolu, transcendance	Cohérence, interaction, polarité
Révélation	message, prophète, vérité	Régulation, maintien de l'équilibre
Vérité	Grande idée - Philosophie	Régulation, maintien de l'équilibre
	Liberté	Spontanéité
	Bonheur	Disponibilité
	Efficacité	Efficience

On voit déjà, à partir de ces maigres indices, que la Chine n'a pas d'accointances historiques avec l'indo-européen et par ailleurs on sait que sa langue n'est pas construite sur le modèle phonématique, syllabique, morfo-syntaxique, lexical, rhétorique et sémantique des langues indo-européennes. *Si donc, conformément aux théories développées par Herder, Humboldt, Sapir et Whorf (entre autres...) la langue façonne notre manière de penser, donne ses limites et ses contours à toute connaissance humaine, nous impose une vision, une perception du monde, on s'aperçoit qu'on ne peut échapper à sa langue maternelle qui nous imprègne sans que nous en ayons conscience et qui nous possède purement et simplement plus que nous la possédons*⁴⁶, comme l'exprime admirablement François Cheng avec sa double culture chinoise et française⁴⁷.

Avec *Les Problèmes théoriques de la Traduction*, la préfacière du grand livre de Georges Mounin, qui n'est autre que Dominique Aury, alias Pauline Reage (1907-1998) traductrice et femme de lettres éminemment célèbre, notamment pour avoir écrit ce best-seller mondial que fut et reste *Histoire d'O*, termine ainsi son beau texte :

- Nous apercevons enfin dans son entier (grâce à Georges Mounin) ce monstrueux obstacle de Babel dont nous rencontrons tous les jours les pierres éparses. Nous en renversons parfois quelques-unes. Il faudra bien essayer de continuer, et les machines ne nous aideront guère ; oui, tout ce qui peut réellement se traduire sera traduit par elles. Mais la marge est minime. A nous tout le reste, à nous les

approches plus ou moins accomplies, les fureurs de fidélité, les enthousiasmes mal récompensés, **à nous l'impossible. L'impossible, c'est le désespoir, mais c'est aussi la revanche du traducteur.** (c'est nous qui soulignons).

C'est pour cela, de toute évidence - du moins pour moi - que la traduction doit être ce qu'elle est, à savoir la langue du monde.

Bibliographie

Adami, H., Virginie, A. 2015. *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne : Peter Lang.

Arrivé, M. 2007. *A la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : Puf.

Arrivé, M. 2008. *Le Linguiste et l'inconscient*, Paris : Puf.

Arrivé, M. 2010. *Verbes sages et verbes fous*. Paris : Belin.

Arrivé, M. (dir), 2013. *Linguistique et psychanalyse*. Paris : éditions Hermann.

Arrivé, M. 2016. *Saussure retrouvé*. Paris : Classiques Garnier.

Aubin, S, 1997. *La Didactique de la Musique du Français, sa légitimité, son interdisciplinarité*. Presses Universitaires du Septentrion. ISBN : 978-2-7295-1720-5 Diffusion ANRT, (Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rouen en 1996).

Aubin, S. (coord.) 2013. *Charles Bally : Moteur de Recherches en Sciences du Langage. Synergies Espagne*, n° 6, Revue du Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Espagne6/Espagne6.html> [consulté le 24 juillet 2017].

Aury, D. 1963. *Préface aux Problèmes théoriques de la traduction de Georges Mounin*, Gallimard. p.VII-XII.

Bally, Ch. 3^e édition, 1951. *Traité de Stylistique Française*. Paris : Librairie Klincksieck. 2 tomes.

Barthes, R. 1957. *Mythologies*, Paris : Point.

Barthes, R. 1966. *Critique et vérité, Essai*, Paris : Seuil.

Barthes, R. 1970. *S/Z*, Paris: Seuil.

Barthes, R. 1984. *Essais critiques IV, Le bruissement de la langue*. Paris : Seuil.

Cary, E. 1956 : *La traduction dans le monde moderne*. Genève : Georg.

Cary, E, 1985. *Comment faut-il traduire?* Presses Universitaires de Lille.

Cheng, F. 1985. Le cas du chinois. In : *Du Bilinguisme*, Paris : Denoël, p.227-242.

Cortès, J. (dir), Abbou, A., Ferenczi, V., Porcher, L. 1983. *Relectures*, coll. *Essais*, Didier Credif.

Cortès, J. (dir) 1987. *Une Introduction à la recherche scientifique en Didactique des Langues*, coll. *Essais*, Didier - Credif.

Cortès, J, 2008. « Quelques remarques sur une conférence de François Jullien », *Synergies Monde*, n° 3, p.11-16, revue du Gerflint. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Monde3/avant-propos.pdf>

Cortès, J. (coord), 2015. *Louis Porcher (1940-2014). Visionnaire, Stratège, Polémiste*. *Synergies Europe*, n° 10.

[En ligne] : <https://gerflint.fr/Base/Europe10/Europe10.html> [consulté le 24 juillet 2017].

Cuq, J-P. (Dir) 2016. *Enseigner le Français dans le monde, le livre blanc de la FIPF*. Sylvains-lès-Moulins : GERFLINT, coll. *Essais francophones*, Volume 3.

- [En ligne] : http://gerflint.fr/Base/Essais_francophones/essais_francophones_3.pdf [consulté le 24 juillet 2017].
- Delavenay, E. (Dir. André Martinet) 1968. *La Traduction automatique*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, p.758-773.
- Demorgon, J. et ali (coord). 2011. *Henri Van Lier, Anthropogénie et linguistique, Devenirs méditerranéens, Synergies Monde méditerranéen*, n° 2, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/MondeMed2/mondemed2.html> [consulté le 24 juillet 2017].
- Demorgon, J. 2016. *l'Homme antagoniste*. Economicos Anthropos.
- Eco, U. 1992. *La production des signes*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Eco, U. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Ferrao-Tavarès, C., Cortès, J. 2016 (coord.). *Avec Robert Galisson, réhabiliter la culture comme discipline universitaire à part entière, Synergies Portugal* n° 4, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Portugal4/portugal4.html> [consulté le 24 juillet 2017].
- Héritier, F. 2013. *Le Goût des mots*. Paris : Odile Jacob.
- Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris : éditions de minuit.
- Jullien, F. 2008. « Une déconstruction du dehors de la Grèce à la Chine, ou comment remonter dans les partis-pris de la raison européenne », *Synergies Monde*, n°3, p 21-37, Revue du Gerflint.
- [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Monde3/jullien.pdf> [consulté le 24 juillet 2017].
- Jullien, F. 2016. *Il n'y a pas d'identité culturelle mais nous défendons les ressources de la Culture*. Paris : L'Herne.
- Ladmiral, J-R. 1994. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.
- Margot, J-C. 1990. *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application aux textes bibliques*. Symbolon, l'Age d'Homme.
- Maurer, B. 2013 *Enseignement des Langues et Construction européenne, le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, EAC.
- Mounin, G. 1964. *La Machine à traduire*, Mouton & CO, The Hague, Paris.
- Mounin, G. 2016 [1994]. *Les Belles Infidèles*, Septentrion.
- Mounin, G. 1963. *Les Problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- Nguyen Viêt Quang, 2016. « Un regard sur *Le souverain Poncif* », *Synergies pays riverains du Mékong* n° 8, p. 179-191, Revue du Gerflint. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Mekong8/nguyen_viet_quang.pdf [consulté le 24 juillet 2017].
- Oustinoff, M. 2003. *La Traduction*. PUF, Coll. *Que sais-je ?*
- Pilhion, R., Poletti, M-L. 2017... *Et le monde parlera français*. ISBN 978 2 363 15636 5.
- Ricoeur, P. 2016. *Sur la Traduction*, Traductologiques, Paris : Les Belles Lettres.
- Rougé, D. 2015. « Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français », *Synergies Pologne*, n° 12, p. 11-17, revue du Gerflint.[En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Pologne12/rouge.pdf> [consulté le 24 juillet 2017].
- Seleskovitch, D. 1983. 2^e édition. *L'Interprète dans les conférences internationales. Problèmes de langage et de communication*. Paris : Minard, Lettres Modernes.
- Seleskovitch, D., Ledere, M. 2001. *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier érudition.
- Sportès, M. 1986. *Le Souverain Poncif*, Satire. Paris : Balland.
- Steiner, G. 1998. *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Paris : Albin Michel.
- Takagaki, Y. 2011. *De la rhétorique contrastive à la linguistique textuelle, l'organisation textuelle du français et du japonais*, Société japonaise pour la promotion des sciences (JSPS) et OMUP (Osaka Municipal Universities Press).
- Vinay, J-P. (Dir. André Martinet) 1968. *La Traduction humaine*. Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard, p. 729-758.

Vinay, J-P., Darbelnet, J. 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais - Méthode de Traduction*. Paris. Didier.

Windmüller, F. 2011. *Français Langue étrangère (FLE) L'approche culturelle et interculturelle*. Belin.

Notes

1. Et pourtant elle tourne !
2. Georges Mounin, *les Problèmes théoriques de la Traduction*, Gallimard, 2014, 4^{ème} de couverture.
3. Paul Ricoeur, *Sur la traduction - un passage : traduire l'intraduisible* », Les Belles Lettres, 1ère édition 2004, 2^e tirage, 2016, p.42.
4. George Steiner, *Op. cit. voir note 8*, p.408.
5. François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, L'Herne, 2016, p.88 et 89.
6. Paul Ricoeur, *op.cit p.42*.
7. Georges Mounin, Gallimard, 1963. Il s'agit de sa thèse principale ; sa thèse secondaire, *La Machine à traduire*, fut publiée chez Mouton and Co, en 1964.
8. C'est là le titre même du premier grand chapitre du vaste essai de George Steiner : *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1998, p.16-90. Titre volontairement repris infra, cf. note 30.
9. Paul Bourget, *Essais psychologiques*, 1883, p.224.
10. La traduction, dans ses fondements originels, on le voit clairement, se situe dans l'injonction morale reprise par Socrate au frontispice du Temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. C'est une incitation à l'introspection, *i.e.* à une sagesse que l'on ne peut construire que par un dialogue entre l'âme et elle-même, *ie.* par la maïeutique qui est une manière de s'interroger, de s'examiner pour découvrir les vérités qui sont en nous. Et Socrate insiste fortement sur cette idée car « sans ce travail sur soi-même, la vie ne vaut rien », « *une vie sans examen ne méritant pas d'être vécue* ». Sans ce point de départ philosophique, il est probable que toute réflexion sur la traduction risque de se perdre dans des considérations extérieures un peu superficielles. N'oublions pas, en effet que l'injonction morale dont il est ici question, a été reprise, discutée et débattue par Nietzsche et Kierkegaard.
11. Ce qu'en termes austiniens on désigne comme un *acte perlocutoire* produisant une conséquence (ici la conviction) sur le destinataire; son contraire étant l'*acte illocutoire* qui établit simplement une valeur particulière conventionnelle entre des monèmes. Par exemple, l'écart de sens, si l'on prend le verbe *dire* comme base comparative neutre, entre ce verbe et *informer, avertir, raconter, expliquer...* qui impliquent toujours l'idée de dire quelque chose à quelqu'un avec chaque fois une écart de valeur plus ou moins important (*avertir = dire plus mise en garde*, par exemple).
12. Papou JC, animateur <http://projetbabel.org/forum/viewtopic.php?t=17771>. [consulté le 24 juillet 2017].
13. Je renvoie à la bibliographie très indicative (donc volontairement restreinte à l'essentiel) que je donne des meilleurs écrits français sur la traduction.
14. La dialogique, est présentée par Edgar Morin dans l'*Ethique* (Méthode 6, p.234) comme *une unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires, concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, se complètent, mais aussi s'opposent et se combattent. A distinguer de la dialectique de Hegel pour qui les contradictions trouvent leur solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure. Dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs des entités ou phénomènes complexes.*
15. Georges Mounin *Les Belles Infidèles*, Septentrion, 17^e édition dans *Les Cahiers du Sud*, 1955. p.14.
16. Donc de façon parfaitement fantaisiste.

17. Mounin, *Ibid.* p.14.
18. Mounin, *ibid.*, p.16.
19. La moraline, pour Edgar Morin in *L'Éthique (La Méthode 6*, p.57) est un terme qu'il emprunte à Nietzsche pour exprimer « la simplification et la rigidification éthique qui conduisent au manichéisme et qui ignorent compréhension, magnanimité et pardon ».
20. Mounin *ibid.* p.18.
21. Anne Dacier, écrivain et traductrice encore admirée par les hellénistes contemporains pour ses traductions.
22. Les deux références sont empruntées aux *Belles Infidèles* (cf. note 7 supra), p.20 et 21, de Mounin qui cite lui-même *Homère, vol.1, Introduction à l'Illiade*, publié en 1766.
23. Mounin, *ibid.* p.20.
24. Françoise Héritier - *Le Goût des mots*, Odile Jacob, 2013, p.10.
25. Françoise Héritier est professeur honoraire au Collège de France. Elle a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et présidente du Conseil National du sida (4^e de couverture du livre cité supra).
26. *Ibid.* p.97.
27. Morgan Sportès, né en 1947 est romancier, linguiste et anthropologue.
28. Dans *Les Belles Infidèles*, *ibid.* p.24.
29. Benedetto Croce est présenté ainsi par Mounin : « grand critique italien de la première moitié du XX^e siècle qui s'est voulu de classe internationale (sic) ». L'ironie est d'évidence une manière de prendre de la distance par rapport au personnage cité notamment en ce qui concerne la comparaison que Mounin estime « boiteuse ».
30. Benedetto Croce, *La letteratura della nuova Italia*, Vol.IV, chap.LXIII, p.125).
31. George Steiner, *Après Babel, une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, 1998
32. Voir bibliographie pour l'ensemble des auteurs cités au paragraphe IV
33. Pierre Emmanuel Dautat, (biographie sur internet), nous dit que GS avait traduit (en 2008) *plus de trois cents ouvrages, dont près d'un tiers sous pseudonymes*, et, ce qui est stupéfiant, *plus d'un millier d'articles dans une quinzaine de langues différentes (anglais, allemand, italien, espagnol, russe, suédois, serbo-croate, latin, grec ancien et moderne, hébreu biblique, yiddish, ourdou, indonésien)*.
34. Nous répétons volontairement cette affirmation particulièrement importante.
35. Voici la version originale, en allemand, de ce poème de Schiller : *Wie der Quell aus verborgenen Tiefen/ So des Sängers Lied aus dem Innern schallt/ Und wecket der dunkeln Gefühle Gewalt/ Die im Herzen wunderbar schliefen.*, In George Steiner *op. cit.* p.165.
36. Ce qui m'amène à rappeler la belle thèse de doctorat de Sophie Aubin, *La Didactique de la Musique du Français, sa légitimité, son interdisciplinarité* soutenue à Rouen en 1996, et qui avait été précédée, quelques années plus tôt, en 1990, par un mémoire de DEA intitulé *L'association Langue-Musique en Didactique des Langues étrangères*. Comme on le voit, cette recherche de la Directrice du Pôle éditorial international du GERFLINT, qui se trouve être en même temps Rédactrice en chef de la revue *Synergies Espagne* est quasi contemporaine de l'ouvrage de GS publié en 1998.
37. *Traduire sans trahir : la théorie de la traduction et son application aux textes bibliques* (Symbolon) 1979.
38. Paul Ricoeur, *op.cit.* voir note 2 supra, p.34. Les rapports compliqués entre la pensée et la langue ont notamment fait l'objet, en France, dans la première moitié du XX^e siècle, de travaux considérables à finalités opposées comme, par exemple, ceux de Damourette et Pichon allant *des mots à la pensée, essai de grammaire de la langue française - 1911 -1936*, en opposition nette avec ceux de Ferdinand Brunot dont l'ouvrage monumental : *La Pensée et la langue, Méthode, Principes et Plan d'une théorie nouvelle du langage appliquée au français - 1936* - qui prenait l'itinéraire épistémologique exactement inverse du précédent.
39. Mounin, *les Belles infidèles*, p.55.

40. Paul Ricoeur op.cit. p. 43.

41. *La traduction doit être la langue du monde*, phrase empruntée à Paul Ricoeur, op.cit. p.88.

42. François Jullien op.cit. , chap VII. Dialogue p.67 et ss., petit ouvrage assez provocateur pour mériter une synthèse.

43. FJ ibid.p. 84.

44. Paul Ricoeur op cit, p.46.

45. PR, ibid.p.45.

46. Ce passage est emprunté à l'avant-propos que j'ai rédigé en 2008 pour le numéro 3 de Synergies Monde consacré à l'oeuvre de François Jullien, p.11 et ss

47. « *Un abîme se creuse au milieu de mon être : une langue que je possède mais dont je ne me sers pas, cependant que je suis possédé d'une autre langue, présente, qui trace en moi des limites que je sens ne jamais pouvoir franchir* », citation extraite de *Du Bilinguisme*, Denoël, 1985, p.232.